

# Editorial

L'été dernier, en me promenant dans notre belle forêt ardennaise, j'ai rencontré un sympathique petit bolet. Il m'avait saluée d'un aimable coup de chapeau en me voyant approcher et nous avons échangé quelques mots. Il s'appelait Félix, était né là trois jours plus tôt dans la tiédeur de la litière, n'était pas plus haut qu'un bouchon de champagne, mais il espérait devenir grand et fort s'il buvait toutes les gouttes de rosée que le matin frais lui dispensait.

Repasant par là le surlendemain, je fus surprise de trouver le petit bolet tout pâle, encore sous l'emprise d'une vive émotion. Il tremblait quand il m'expliqua la raison de son trouble.

La veille, alors que la forêt commençait seulement à s'éveiller, il a entendu un grondement qui l'a angoissé. Il a vu surgir au-dessus de la butte des créatures effrayantes qu'il n'avait encore jamais observées auparavant. Elles s'avancèrent lentement vers lui tels des scarabées géants, en crapahutant dans un nuage de poussière. Leurs mandibules titanesques s'emparèrent des troncs couchés sur le sol et les empilèrent au bord du chemin.

D'abord tétanisé par la peur, Félix a rassemblé ses forces et essayé du bout du pied de tirer à lui la couverture de feuilles pour se cacher dessous, mais sans succès. Sans doute son pied n'était-il pas assez robuste, ou peut-être manquait-il de l'expérience qu'ont les champignons adultes pour se dissimuler, toujours est-il qu'il se sentit submergé par la panique.

D'autres monstres fumants et cahotants, équipés de chenilles et de lourdes chaînes, descendirent le chemin herbeux. Un homme enchaîna les troncs dans un cliquetis métallique, puis les monstres rugirent et les traînèrent ainsi enchaînés comme des prisonniers jusqu'à la route. Les chenilles arrachèrent l'herbe, blessèrent le sol en marquant de profondes ornières, laissant la terre nue et meurtrie. Du lever au coucher du soleil, la forêt retentit d'un insupportable vacarme dans un tourbillon de poussière.

Effectivement, une fine pellicule brune recouvrait encore la végétation environnante. Et les troncs avaient bien disparu. Félix n'avait donc pas rêvé mais il ne comprenait rien à cette agression, à cette bruyante irruption d'intrus. Il était en état de choc.

J'avais pitié de lui et j'ai essayé de le reconforter. Félix, lui dis-je, la forêt doit être entretenue pour bien se développer et il faut parfois la nettoyer. Les agents forestiers font de nouvelles plantations mais ils doivent aussi élaguer ou même abattre certains arbres. Félix m'a coupé la parole. C'est nous qui nettoyons la forêt, m'a-t-il dit, c'est notre mission. Et on le fait très bien, en douceur et en silence ! On décompose les feuilles mortes, les cadavres et autres déchets organiques pour se nourrir, on rend à la nature les substances chimiques dont elle a besoin, on recycle les matières naturelles. Sans notre recyclage, le sol serait jonché de débris végétaux. Tu n'imagines pas la quantité de feuilles mortes qui tombent d'un seul hêtre durant l'automne.

Les hypholomes, serrés les uns contre les autres sur une souche pourrissante, travaillent coude à coude à la destruction de celle-ci. Mes cousins polypores pratiquent une forme d'élagage naturel en provoquant la chute des branches mortes. Ils sont même capables d'abattre l'arbre tout entier qui, dévoré de l'intérieur par le mycélium, finira par s'écrouler. Et quand les armillaires glissent leurs cordonnets noirâtres entre l'aubier et l'écorce, elles signent l'arrêt de mort de l'arbre, rien ne peut plus le sauver, il tombera.

Félix n'avait pas tort. Les champignons sont d'une efficacité redoutable dans leur rôle de grands nettoyeurs. Mais comment lui faire comprendre que l'intervention humaine est nécessaire aussi ? Il faut que tu saches, Félix, que la forêt n'existe pas seulement pour nous offrir un joli décor et abriter les animaux sauvages. Elle répond à une nécessité économique. Il faut du bois pour construire des maisons ou des meubles et on a besoin de bûches pour se chauffer. Il faut donc exploiter les richesses de la forêt et tu dois accepter que les humains interviennent. Pour ce travail forestier, ils utilisent des tracteurs ou d'autres engins motorisés, comme ceux qui t'ont fait tellement peur. Tous les champignons du monde sont impuissants pour déplacer les troncs. En unissant leurs efforts, ils pourraient faire totalement disparaître un tronc après un certain temps, mais jamais ils ne pourront déplacer celui-ci d'un endroit à un autre.

J'avais réussi à convaincre Félix, il s'inclina devant mes arguments et accepta enfin l'idée que les champignons ne sont pas seuls à gérer la forêt. Je comprenais pourtant très bien son désarroi et sa colère. Comme lui, je déteste voir débarquer les engins mécaniques et entendre le hurlement des tronçonneuses.

C'est toujours avec un pincement au cœur que je découvre dans un bois que certains arbres sont marqués, condamnés à disparaître. Plus ils sont grands et majestueux, plus ils risquent d'être désignés pour être sacrifiés. Il restera, pour que le promeneur se souvienne de leur splendeur, quelques larges souches sur lesquelles viendront sans doute pique-niquer les lutins de la forêt. Dans peu de temps je ne reconnaîtrai plus l'endroit. Et les champignons qui ont leurs habitudes sur cette

parcelle auront peut-être disparu.

Parfois c'est le bois tout entier qui est victime des tronçonneuses. C'est une réelle déception pour moi de constater, au détour du chemin, qu'un bout de forêt a disparu. Ce bois n'existe plus, tous les arbres ont quitté les lieux. Et avec eux probablement une partie de la faune, réduite à déménager pour retrouver un abri et un terrain de chasse. Certains végétaux disparaîtront pour laisser la place à des espèces plus adaptées au nouveau biotope. Parmi les champignons, les mycorrhiziques seront bien obligés de s'installer ailleurs si l'arbre auquel ils sont inféodés disparaît. Quant aux saprophytes, ils auront sans doute quelques difficultés à se remettre des dommages provoqués à leur mycélium par le débardage.

Le débardage est pourtant une étape incontournable dans l'exploitation forestière. Les arbres sont abattus et ébranchés par le bûcheron, ou par une machine sophistiquée équipée d'une tête d'abattage. Il faut ensuite amener les troncs jusqu'aux chemins forestiers. Puis le débardage du bois se fait par tracteurs vers les routes forestières et enfin les camions assurent le transport des grumes vers la scierie.

Pour ces travaux forestiers, des machines de plus en plus puissantes, performantes et lourdes, ont remplacé le cheval qui était traditionnellement utilisé. Pendant longtemps, le débardage à cheval a été une profession importante qui se transmettait de père en fils. Aujourd'hui encore, on fait occasionnellement appel au cheval pour les coupes d'éclaircies car il sait se glisser plus facilement que le tracteur entre les arbres et peut travailler en terrain accidenté. Il n'endommage pratiquement pas les arbres avoisinants et les chemins, et surtout il ne tasse pas les sols comme le font les engins forestiers.

Ces machines laissent des traces durables de compaction qui subsistent durant des décennies, voire près d'un siècle. Or, un sol compacté est beaucoup moins fertile parce que l'air et l'eau n'y circulent guère. Ces conditions nuisent au bon développement des végétaux, mais aussi à celui de nos champignons.

La sablière de Strichon est un lieu préservé de ces tassements néfastes, ou plus exactement elle a connu, jusqu'il y a trente ans, le passage intensif des engins de chantier nécessaires à l'exploitation du site, mais semble s'être fort bien remise de ces écrasements. Un sol sablonneux souffre moins de la compaction que l'humus des forêts. Pascal Derboven connaît cette sablière comme sa poche pour y avoir très souvent prospecté. Il nous la décrit, zone par zone, avec les caractéristiques de chacune de celles-ci, et donne un large aperçu de la grande variété de champignons qui s'y développent. Il y a fait des récoltes très intéressantes et nous commente les espèces les plus remarquables.

Camille Mertens a récolté et analysé un minuscule marasme dont le chapeau

atteint à peine trois millimètres, *Marasmius favrei* var. *sorbi*. Petit champignon mais grande trouvaille, puisque cette récolte est une première pour la mycoflore belge. Une lépiote, qui semblait pourtant très ordinaire, a également capté son attention, *Lepiota apatelia*. Elle serait, elle aussi, une première pour notre pays.

Encore une autre première pour la Belgique : *Melampsorium betulinum*. Arthur Vanderweyen a étudié cette rouille qui parasite l'aulne glutineux.

Depuis plusieurs années, Daniel Ghyselinck, aidé par quelques mycologues du Cercle de mycologie de Bruxelles, dresse l'inventaire des champignons du Brabant wallon. Au cours de ses nombreuses sorties dans la province, il a récolté quatre ascomycètes intéressants qu'il nous présente : *Sarcoscypha coccinea*, *S. austriaca*, *Cheilymenia raripila* et l'immaculé *Leucoscypha leucotricha*.

La Forêt de Soignes a été prospectée de très nombreuses fois par les mycologues. Les dernières études révèlent qu'elle recèle environ un millier d'espèces. André Fraiture retrace les étapes importantes qui nous ont permis de mieux connaître les trésors mycologiques de cette belle « hêtraie cathédrale ».

Notre Revue fête ses dix ans cette année. Afin que vous puissiez retrouver plus facilement une information, Daniel Ghyselinck a créé un index reprenant, pour les dix numéros, les différents champignons décrits ou représentés et tous les auteurs des articles parus. Vous constaterez que nombreux sont ceux qui se sont investis, n'hésitant pas à consacrer une partie de leur temps pour partager avec vous les résultats de leurs observations et leurs découvertes. Nous les en remercions. Quant à André Fraiture et Daniel Ghyselinck, qui supervisent cette publication depuis qu'elle a vu le jour et assument respectivement les rôles de conseiller scientifique et d'éditeur, ils méritent toute notre gratitude. Sans eux la Revue du Cercle de Mycologie de Bruxelles n'existerait pas.

**Yolande Mertens**